

— J'avais toujours dit que nous trouverions de la matière précieuse, remarqua sir William.

— Avec cette différence que vous la disiez être du diamant.

— De l'or ou du diamant, c'est tout comme.

Et les explorateurs de se glisser péniblement à travers herbes et broussailles.

Criquet se sentait des envies de chanter à pleins poumons un refrain joyeux, mais il en fut empêché par ses compagnons, qui lui prêchaient la plus stricte prudence.

XXXVI

LES NOUVEAUX ROTSCCHILD

La nuit, une nuit noire, s'étendait autour d'eux, lorsque les trois explorateurs arrivèrent au campement.

Avec une certaine curiosité, les camarades attendaient le résultat des recherches.

— Eh bien ? demanda de Sambry, avec un petit air moqueur.

Les excursionnistes ne répondirent rien, mais à leur mine mystérieuse on vit promptement qu'il y avait des nouvelles importantes.

— Chut ! fit Criquet, en mettant son doigt sur les lèvres.

Et, d'un mouvement nerveux, il entraîna vers l'intérieur des tentes, de Sambry suivi des autres Européens.

Décidément, on sentait que quelque chose de sérieux se préparait.

— Faisons de la lumière, reprit Criquet.

Au bout d'une seconde deux lanternes jetaient dans la demeure, leurs reflets blafards.

Tout le monde, piqué d'attente, entourait les trois explorateurs qui se mirent incontinent à vider leurs poches.

Un murmure d'admiration général s'éleva lorsqu'on vit, dans ces morceaux de minerai, scintiller la pierre précieuse.

Les cous se tendirent, les poitrines haletèrent et chacun voulut voir de plus près le riche butin.

Il y avait jusque Cathérine qui se sentit attirée par tant de trésors.

— Nous en aurons pour tous, Mademoiselle Cathérine, et principalement pour vous, fit le Bruxellois.

La jeune fille ne put s'empêcher de sourire à la générosité de Criquet, et le remercia de sa bonne intention.

— Nous vous doterons comme une princesse, continua-t-il, car ceci n'est encore que la millième partie de notre fortune.

On restait ébahi.

— La millième partie ! exclama le chef.

— Oui, mon cher, nos mines sont mieux fournies que celles du Pérou.

— Allons-donc ! Vous vous moquez.

Criquet se tourna vers sir William et Mwama, qui déballaient encore toujours.

— Est-ce la vérité, oui ou non ? demanda-t-il.

Les deux compagnons affirmèrent de la façon la plus positive.

— Dans ce cas nous pourrions acheter tous les esclaves de l'Afrique centrale, reprit le chef joyusement.

— Et ceux du monde entier, ajouta Criquet.

— Mais enfin, racontez-nous donc votre aventure, fit de Sambry.

Le Bruxellois prit une pose mélo-dramatique.

— Permettez, dit-il. Nous avons travaillé comme des nègres. Qu'on nous serve d'abord à souper.

— Pour ma part, je vous assure que cela me plairait assez, ajouta sir William, en faisant claquer la langue.

— Au fait, nous causerons en mangeant, conclut le chef.

Nkéré fut appelée, et la table servie.

Les chercheurs d'or donnèrent positivement l'exemple du bon appétit, car en réalité le labeur leur avait creusé l'estomac.

Lorsqu'ils furent un peu rassasiés, Criquet fit la narration détaillée de leur excursion, à commencer par la rencontre fortuite du féticheur, qui les avait inconsciemment mis sur la piste des mines aurifères et du sable d'or.

A chaque instant ce furent des exclamations admiratives, des petits cris d'une joie non dissimulée.

Des projets insensés hantaient le cerveau du désopilant Criquet, et à l'entendre, tous les Rotschild du monde ne pesaient contre eux que comme le fétu d'herbe pèse au chêne centenaire.

Il émettait les divagations les plus folles, les élucubrations les plus insensées.

— Au moyen de notre or, dit-il, nous construirons ici un port libre, avec bateaux à vapeur et maisons en fer. Nous ouvrirons le fleuve entier au négoce européen ; nous élèverons des stations, nous

tracerons des routes, et l'introduction du chemin de fer n'est plus, en réalité, qu'une question de jours. La civilisation nous devra une jolie reconnaissance.

— Et nous aussi, nous devons une jolie reconnaissance au féticheur qui nous a montré le chemin, répondit sir William.

— Quant à celui-là, on le fera ministre, ria Criquet.

— C'est bien le moins qu'on puisse faire, riposta de Sambry. Mais, en somme, comment nous arrangerons-nous pour enlever tous ces minerais ?

— Bien simplement, riposta Criquet ; on envoie sur les lieux une partie de notre personnel ; on le fait creuser nuit et jour, et au bout de quelques vingt-quatre heures, nos tentes sont bondées. Une autre équipe descend dans le cours d'eau et lui enlève toutes les parcelles et toutes les pépites d'or. Aussitôt la besogne terminée, nous achetons un grand nombre de canots, nous y chargeons le butin et nous descendons le fleuve vers l'Europe, à moins que, comme je l'ai déjà dit, nous préférions rester sur le Continent Noir, pour y employer nos trésors.

Et le Bruxellois, devenu d'une loquacité excessive, allait son train de raisonnement, passant en revue toutes les conséquences de leurs ressources merveilleuses, remuant l'or à pleine bouche et s'extasiant sur tout et à propos de tout.

De Sambry secouait la tête d'un mouvement négatif.

D'abord Criquet ne s'en aperçut point ; mais bientôt il s'arrêta au milieu de l'exposé de ses plans, et fixant le chef, d'un air contrarié :

— Eh bien, dit-il, pourquoi secouez-vous la tête ?

— Parce que vous raisonnez à faux.

— Qui ? Moi ! A faux ?

— Parfaitement.

— En quoi donc, s'il vous plaît ?

— En bien des points !

— Vous ne me croyez-pas ?

— Quant à cela oui ; mais il y a autre chose.

— Je ne vois pas....

— Primo, votre système de récolter les minerais est exécrationnel.

— Par exemple !

— Si nous allons tous ensemble courir sur les lieux où se trouvent les mines d'or, il est certain que l'attention des indigènes sera éveillée, et que promptement nous verrons une légion de nouveaux chercheurs se joindre à la nôtre.

Criquet se gratta le front.

— En effet, dit-il, ce serait éveiller la concurrence.

— La chose est claire.

— Et comment pensez-vous éviter ce danger ?

— Voici : Rien ne presse ; nous pouvons nous arrêter ici aussi longtemps que nous le voudrons. Afin de ne pas nous rendre suspects, je crois qu'il serait pratique de ne faire travailler journallement aux mines d'or que quelques uns de nous, et ce, de préférence, à l'aurore, lorsque les indigènes se trouvent encore dans leurs habitations, et le soir, lorsqu'ils y sont rentrés. En outre, il faut absolument que nous fassions ce labeur entre nous, Européens, y compris Mwama, bien entendu.

— Pourquoi ? interrompit Criquet, qui ne pensait jamais à mal.

— Vous me le demandez !

— Mais oui, puisque je l'ignore.

— Parce qu'il serait imprudent d'y laisser concourir les gens de la caravane. Pour garder un secret, il faut que l'on soit bien maître de sa propre volonté, et il est incontestable que tel n'est pas le cas chez nos porteurs.

On reconnut la parfaite justesse des remarques du chef et on s'y rallia sans restriction.

Il fut donc décidé que, dès le lendemain de très bonne heure, Criquet, Sir William et de Sambry partiraient pour les mines d'or, accompagnés de Mwama.

Pendant que les trois Européens, au moyen de petites pioches, feraient leurs fouilles, le serviteur monterait la garde.

Son œil perçant et sa perspicacité le rendaient particulièrement apte à remplir ces fonctions.

Avec lui, il ne fallait pas craindre d'être surpris à l'improviste.

Le nègre aurait préféré avoir une part plus active aux opérations, mais il se rendait lui-même compte des services qu'il était appelé à rendre, et il ne protesta point.

A cause de tous ces préparatifs et de tous ces enthousiasmes, la nuit avait avancé.

On ne s'en était guère aperçu.

La conversation ne faiblissait pas le moins du monde, et il y avait jusqu'à von Ruff qui écoutait, bouche béante.

Il fallait, pourtant, se décider une fois au repos.

Ce fut de Sambry qui s'en chargea.

— Mes amis, il faut se lever de bonne heure ; si nous allions nous coucher ? fit-il.

— Moi je n'ai pas sommeil, répondit Criquet.

— Ni moi non plus, ajouta sir William.

On ne pût s'empêcher de trouver étrange cette circonstance, étant donné que Criquet et sir William n'étaient jamais les derniers à regagner le lit.

— Et que comptez-vous faire alors ? demanda le chef.

— Je n'en sais rien, riposta Criquet.

— Et vous, sir William ?

— Pas davantage.

— Du reste, reprit Criquet, dans deux heures nous aurons à nous mettre en route.

Sir William tapa sur l'épaule du Bruxellois.

— Si nous partions de suite ? interrogea-t-il.

Le Bruxellois sauta de satisfaction.

— En route ! s'écria-t-il.

— Et les rôdeurs de nuit ? demanda de Sambry.

— Je me charge de ceux-là, maître, intervint Mwama.

— Bravo, Mwama, bravissimo ! jubila Criquet.

Le chef insista encore pour détourner les explorateurs de leur projet un peu hasardeux, mais ce fut en vain ; car les deux compagnons déclarèrent fermement que si lui, de Sambry, tenait à ne se joindre à eux, qu'à l'aurore, il pouvait hardiment aller prendre encore quelques heures de repos ; mais que, quant à eux, il était décidé qu'ils allaient partir sur-le-champ.

Naturellement le chef, en présence de pareille obstination, en vérité, un peu compréhensible, ne voulut pas être en reste, et ne fit plus d'objection.

— Allons, conclut-il, je suis prêt.

— Je le savais bien, dit Criquet.

Et il trépigna d'impatience.

— Bonsoir, mes amis, dit-il aux autres compagnons. Pendant que vous ferez des rêves, nous vous préparons un réveil doré.

— C'est le mot exact, riait Cathérine.

— Je vous réserve une splendide pépite pour en faire une épingle à cheveux, répondit le Bruxellois.

— Allons, bavard, en route ! intervint de Sambry. Bonne nuit, Cathérine ! Bonne nuit, compagnons !

— Bonne nuit!

Et pendant que les uns gagnaient leur hamac, les autres allaient dans le coin des bagages, chercher leur matériel.

Il ne leur fallut pas dix minutes pour être pourvus et se mettre en route.

A travers les ombres protectrices ils reprirent le chemin des rochers. Mwama marchait le premier; de Sambry, sir William et Criquet le suivant sur les talons.

La nuit était noire.

Dans le village pas un être vivant ne bougeait, si ce n'était les sentinelles placées à l'entour du campement.

Ceux-ci, reconnaissant leurs maîtres, et croyant à une partie de chasse nocturne, ne prirent aucune garde à cette sortie tardive.

Suivant les conseils de de Sambry, on se renferma dans le silence le plus absolu jusqu'à ce que la dernière demeure indigène fût laissée assez loin derrière les explorateurs.

Rien ne bougea, ce qui n'empêcha point les chercheurs d'or, une fois arrivés dans la plaine, d'exhaler un grand soupir de soulagement.

— Ouf! Il me semble qu'un poids énorme me tombe du cœur, dit Criquet.

— En vérité, fit le chef, je suis mieux à l'aise depuis que nous avons dépassé le village.

— C'est drôle, ajouta sir William, je ressens absolument la même sensation. On dirait que nous allons accomplir une mauvaise action.

— Au fait, il en est quelque chose.

— Comment! exclama Criquet, vous appelez cela une mauvaise action?

— Mais oui, en ce sens, que nous soustrayons du domaine d'autrui un bien qui ne nous appartient nullement.

— Et la Californie! Et le Pérou! Et le Cap! s'écria le Bruxellois. N'y récolte-t-on pas librement?

— Pas du tout, puisqu'on s'y fait propriétaire du coin de terrain que l'on veut exploiter.

— Eh bien, imitons cet exemple et achetons l'île sur laquelle nous nous trouvons.

— Le bon moyen pour nous rendre suspects, grommela sir William.

— Mais alors, du moins, nous ferons ce qu'il nous plaira.

— Reste à voir si les indigènes seraient disposés à ce marché, remarqua le chef.

— On pourrait les y contraindre.
— Au moyen des armes, sans doute ?
— Certainement. A la force, pas de résistance.
— Mon ami Criquet, vous déraisonnez singulièrement. Nous sommes venus en Afrique pour pacifier, non pour faire une guerre injuste et inutile.

— Dans ce cas, vous préféreriez renoncer à la fortune qui nous tend les bras ?

— A ce prix, oui.

— Voilà de la philosophie mal placée.

— Je prétends le contraire. Que nous fassions notre profit de richesses qu'un heureux hasard sème sous nos pieds, soit ! Que nous ayons recours à une manœuvre tant soit peu détournée, pour remplir nos bourses, soit encore ! Mais que nous nous posions en conquérants, en envahisseurs et en brutaux, non, vraiment, je n'y consentirai jamais. N'est-ce pas aussi votre avis, sir William ?

— D'un bout à l'autre, fut la réponse.

— Somme toutes, cela m'est égal, murmura Criquet avec conviction. Il nous restera toujours assez d'or pour satisfaire nos besoins les plus luxueux.

Tout en causant ainsi, les quatre explorateurs marchaient d'un pas délibéré, dans les sentiers rocailleux, où, plus d'une fois l'un d'eux, grâce à l'obscurité, trébucha, au risque de perdre l'équilibre.

Mais rien ne les découragea.

On eut dit qu'ils marchaient à la conquête d'un pays inconnu ou d'une gloire quelconque qui se trouvait au bout de l'étape.

Criquet s'en amusait sincèrement.

— Quatre Christophe Colomb se dirigeant vers une autre Amérique, fit-il.

— Avec cette nuance, que notre Amérique, à nous, n'est plus à découvrir, répondit le chef.

En ce moment Mwama s'arrêta tout court, et se tournant vers les Européens :

— Halte ! murmura-t-il. Quelqu'un !

Très surpris, tous suspendirent leur marche, et portèrent instinctivement le doigt à la détente de leurs fusils.

Mais une réflexion subite éclaira le cerveau de de Sambry.

— Ne tirez pas, murmura-t-il, sinon nous sommes trahis.

Et, de fait, la mesure était prudente.

Cependant le nègre perçait les ténèbres de ses yeux de lynx, pour y chercher la cause de l'incident.

Il n'aperçut ni n'entendit plus rien.

On écouta anxieusement pendant quelques secondes.

Le silence le plus complet continuait à régner.

— Tu auras mal vu, dit le chef à mi-voix.

— Je vous assure, maître, que j'ai parfaitement vu bouger la jungle, là, à deux pas devant nous.

On écouta encore, sans meilleur résultat.

— Avançons, dit enfin le chef.

Et l'on s'appréta à exécuter cet ordre, lorsque de nouveau la jungle se mit à onduler.

En même temps un grognement sinistre s'en éleva, un corps brunâtre s'en détacha et ce corps vint se planter carrément sur la voie, barrant ainsi le chemin aux explorateurs.

— Un lion! s'écria de Sambry.

Sir William avait déjà levé son arme, s'appêtant à envoyer une balle au fauve.

Heureusement de Sambry vit le mouvement du trop fougueux chasseur et abaissa son fusil.

L'Anglais ne se laissa faire qu'en maugréant.

Le lion resta tranquillement campé sur ses quatre pattes, et à ses grands yeux ronds brillant dans la nuit comme deux charbons incandescents, on eut la conviction qu'il braquait sur les explorateurs des regards d'une ardente convoitise.

Dans l'espoir que la bête se lasserait, on attendit assez patiemment.

Mais la situation était perplexé.

D'une part le fauve occupait toute la largeur de la seule et unique route que devaient suivre les chercheurs d'or; et d'autre part, s'il suffisait de quelques coups de feu pour le tuer ou le mettre en fuite, il eut été dangereux d'avoir recours à ce moyen, de peur d'attirer les indigènes et de compromettre ainsi le succès de l'entreprise.

Criquet rageait littéralement.

— Nous voici bien livrés, dit-il.

— Sacré animal! grommela sir William.

— Rien ne sert de se plaindre; il faut chercher un remède quelconque, conclut le chef.

— Je vais essayer, maître, fit Mwama. Donnez-moi les allumettes chimiques.

Depuis longtemps Criquet n'avait plus placé un bon mot; il en sentit un grand besoin.

— Tu vas lui éclairer la route? demanda-t-il.

— Non, je vais le chasser, maître, répondit le nègre.

Sans plus tarder, Mwama cassa une branche morte, au premier buisson qui lui tomba sous la main, puis il fit flamber une allumette.

Il essaya de communiquer la flamme aux feuilles, mais la fraîcheur de la nuit les avait mouillées si bien, que la tentative resta sans suite.

Néanmoins, le fauve qui était sur le point de s'élançer, ayant remarqué l'étincelle soudaine, s'arrêta un peu confus.

A plusieurs reprises, Mwama renouvela son expérience, jusqu'à ce qu'enfin le rameau prit feu.

Alors le nègre le retourna en tous sens afin de bien communiquer partout la flamme, qui crépitait joyeusement.

S'armant de cette défense embrasée, Mwama l'agita devant lui et marcha résolument vers le lion.

Celui-ci, ébloui par cette brusque apparition lumineuse qui lui frôlait presque le museau, exhala un grognement sourd et rampa en arrière de quelques mètres.

Bravement l'indigène poursuivit la manœuvre.

Un instant le fauve essaya de lutter contre cette minuscule barrière de flammes, mais tout-à-coup, découragé sans doute, il poussa un formidable hurlement, fit demi-tour et disparut lestement dans les longues herbes.

En guise de suprême salut, Mwama jeta après lui, la branche en feu, ce qui ne fit qu'accélérer la fuite du quadrupède.

Criquet était en admiration.

— Vraiment, dit-il à Mwama qui lui restitua sa boîte d'allumettes, vraiment tu es un homme précieux; tu connais tout.

— Voilà une chasse sans fusil et sans plomb, fit sir William.

— Une véritable chasse pacifique, ria de Sambry.

Mais le nègre, après avoir écouté quelques secondes le frôlement des herbes qui le rassurait sur le départ du fauve, courut vers la branche enflammée qui gisait à terre, afin de l'éteindre pour empêcher qu'elle ne mit le feu aux herbes.

On le vit se baisser et ramasser un objet, dont on ne put distinguer clairement les formes.

- Que serait-ce encore? fit le chef.
- Un minerai d'or, parbleu, répondit Criquet avec conviction.
- Vous voyez de l'or partout.
- Même là où il ne se trouve point, ajouta sir William.
- Il est vrai que depuis ce matin j'en ai tant vu.
- Que vous vous imaginez qu'il n'y a plus que cela au monde, compléta de Sambry.

Criquet approuva de la tête.

Entretiens Mwama s'était rapproché de ses compagnons et leur montrait l'objet découvert par lui au milieu de l'herbage.

C'était un cruchon en terre émiété sur les bords et à manche.

Les explorateurs l'examinèrent tant bien que mal dans la mi-obscurité.

— Il y a eu des indigènes ici, fit Mwama, ceci l'atteste.

— Des concurrents chercheurs d'or, dit Criquet d'un air de dépit.

— Probablement, ajouta de Sambry.

— Il s'agit de se mettre sur ses gardes.

— S'il en vient, nous tacherons de nous tirer d'affaire.

— Oui, nous les assommerons!

— Oh que non, mon ami!

— Pourquoi pas?

— Les moyens violents ne sont pas toujours les meilleurs.

— Mais enfin, s'ils nous prennent une partie de nos trésors?

— Ils ne le feront pas, maître, intervint Mwama.

— Ah, tu crois cela?

— Parfaitement. A mon avis ce vase appartient aux rôdeurs de nuit, qui doivent l'avoir dérobé dans le village, après l'avoir bien rempli de pombé. Leurs exploits nocturnes accomplis, ils seront venus le vider en ces lieux.

La chose paraissait plausible, évidente.

— Oui, c'est cela même, fit de Sambry.

En conséquence, on délaissa la trouvaille faite par Mwama et l'on n'y pensa pas plus longtemps.

Toutes ces tribulations avaient fait perdre un temps relativement long, et la nuit touchait à sa fin.

— Si nous continuons le chemin? demanda de Sambry.



— Je brûle de tâter les minerais d'or, soupira Criquet.

On se remit en route.

L'obscurité n'était plus aussi intense, car dans le lointain un reflet moins opaque commençait à colorer l'horizon.

Dans quelques heures l'aurore luirait.

On marcha ferme, pour rattrapper les instants gaspillés.

Au bout d'une demi-heure Mwama s'arrêta.

Les autres l'imitèrent.

Le serviteur jeta autour de lui des regards scrutateurs, et désignant enfin une branche d'arbre posée sur le roc :

— C'est ici, dit-il.

— En effet, répondit sir William, qui s'y reconnut à son tour.

De Sambry semblait passablement désillusionné en ne voyant devant lui qu'un amas de rochers plus ou moins sombres, mais dans lesquels rien n'attestait la présence du métal précieux.

— C'est ici les mines d'or? demanda-t-il.

— Mais oui, répondit Criquet.

— Hum! Elles n'en ont pas l'air.

— Vous savez que bien souvent l'habit ne fait pas le moine.

Mwama, lui, silencieux, avait déjà repris le poste d'observation qu'il avait eu pendant la journée.

Sir William, toujours pratique, avait retroussé ses manches et apprêtait sa pioche.

— Voyons, dit-t-il, travaillons.

Les deux compagnons imitèrent cet exemple, et bientôt des coups répétés et continus faisaient trépider la masse rocheuse.

De Sambry n'était pas le moins assidu à la besogne; et comme si le hasard avait voulu le servir, c'était lui qui ramena à l'air le premier bloc de minerai aurifère.

Son étonnement et sa satisfaction furent immenses.

— Nous croirez-vous à présent? interrogea Criquet.

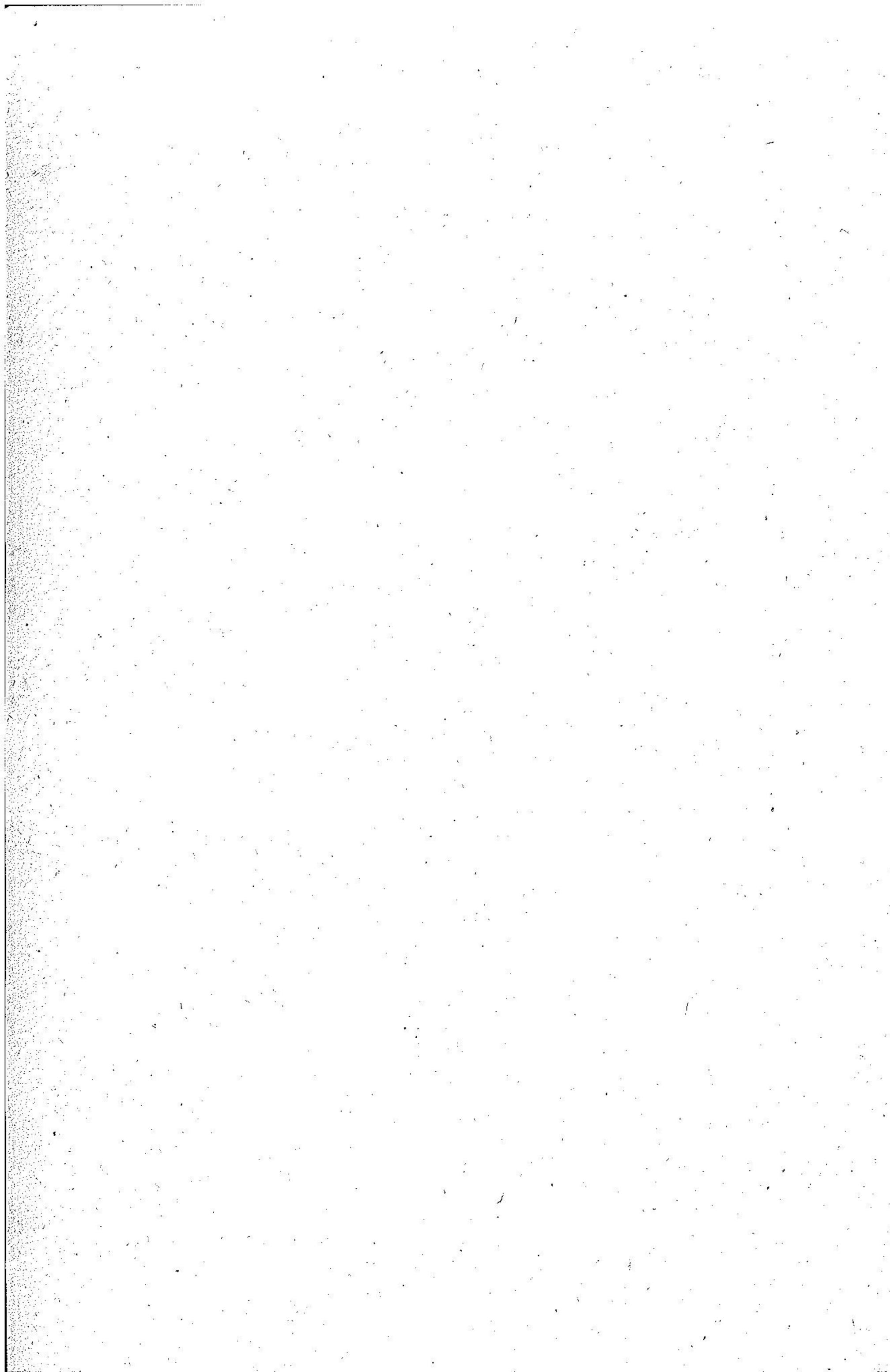
Mais le chef ne répondit pas.

Ses yeux restèrent obstinément fixés sur les sillons d'or qui serpentaient dans la pierre brute; et, gagné soudain par le démon de la possession, il redoubla de coups de pioche, excitant même ses compagnons et leur servant d'exemple.

Sous le coup d'une espèce de fièvre ardente, on travailla jusqu'au matin, sans respirer, sans se donner la peine d'enlever la sueur qui perlait aux fronts ridés par les efforts; et lorsque les lueurs du jour



UN NOIR A FACE DIABOLIQUE, DRAPÉ DANS UN LARGE DRAP BLANC. (P. 469.)



se dessinaient fermement dans l'espace, les explorateurs, courbés sous la charge, s'en retournèrent au campement, qu'ils atteignirent avant qu'un seul indigène eût encore mis son nez hors de sa demeure.

XXXVII

CHEZ LES ANTROPOPHAGES

Pendant toute la journée on vécut dans une attente fébrile.

On causait, on allait, on mangeait, mais c'était pour ainsi dire automatiquement, sans conscience de soi-même.

La soif de l'or.

On aspirait au soir, ce bienheureux instant où l'on pourrait reprendre les pioches et se diriger, comme des voleurs, vers les mines d'or.

Cette fois l'équipe serait encore plus nombreuse, puisque tous les Européens indistinctement tenaient à s'y joindre.

Il y avait jusqu'à Catherine qui voulait visiter les lieux où tant de fortune se trouvait caché.

— Pour une fois, avait dit le chef.

— Soit, avait répondu la jeune fille.

Mais elle s'était promise en elle-même, de trouver un prétexte quelconque pour forcer la consigne.

Tous étaient donc partis, pleins de courage et d'ardeur, l'audace au front et la force dans le bras.

Naturellement le butin était bien plus important que la veille, vu le plus grand nombre des fouilleurs....

Ainsi la vie des voyageurs s'écoulait, pendant plusieurs jours, dans les mêmes occupations.

Les richesses s'entassaient dans les tentes, comme les graines dans une grange.

C'était à en être ébloui.

Le sol était jonché de pépites et de monceaux d'or, qui donnaient à l'intérieur des explorateurs un singulier aspect.

On fit des cachettes pour soustraire le butin aux regards indiscrets des gens de la caravane, que l'on éloignait pourtant, aussi bien que possible, de ce sanctuaire d'un nouveau genre.

Et les fouilleurs allaient toujours leur train.